

PROFESSEUR Paul MONTASTRUC

27 mai 1927- 30 juin 2007

La Dépêche du Midi

Le professeur Paul Montastruc nous a quitté

Il est mort dans son jardin. Et sa vie fut un jardin. Celui de l'humanisme, de la fidélité, de la culture et du progrès. Le professeur Paul Montastruc s'en est allé discrètement, voici quelques jours, à l'âge de 80 ans. Comment résumer en quelques mots la dimension de cette personnalité attachante et rayonnante? Sinon en rappelant son constant souci des autres et surtout des plus humbles? Des vertus puisées au creuset de cette terre commingeoise qui l'avait vu naître et au contact de son père, le docteur Jean Montastruc, médecin de campagne à Boulogne-sur-Gesse, dont le souvenir est resté si présent dans les mémoires et dans les cœurs.

C'est tout naturellement vers la médecine que Paul Montastruc s'est tourné, animé par sa volonté affirmée d'améliorer la condition humaine. Il consacra à cette mission toutes ses forces et toute son intelligence créative. «Il avait toujours un temps d'avance», disent ceux qui l'ont côtoyé dans ses recherches scientifiques. Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Toulouse en 1958, il se verra décerner la médaille d'argent du CNRS pour ses travaux sur l'eau dans l'organisme. Il s'investira également dans la physiologie appliquée à la formation des professeurs d'éducation physique.

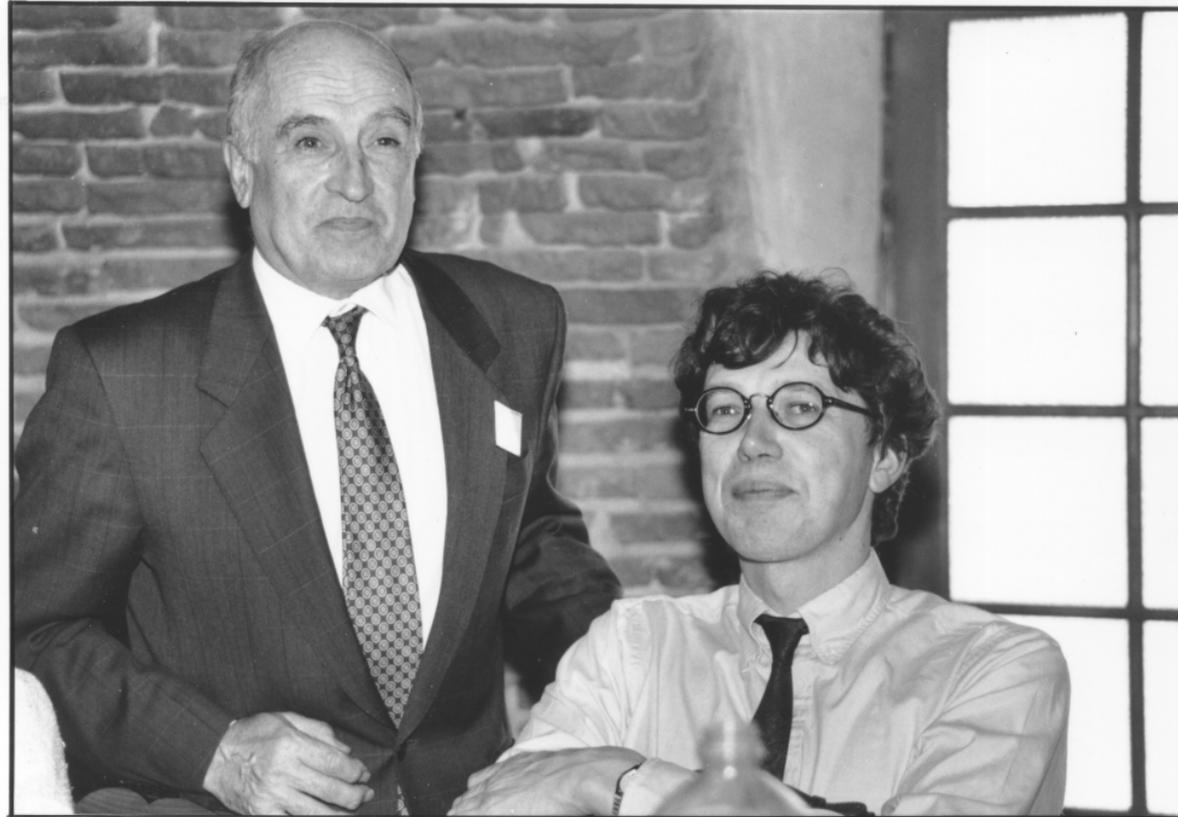
Paul Montastruc passera de la physiologie à la pharmacologie et en particulier à l'étude des effets des médicaments chez l'homme. Il est l'un des fondateurs de la pharmacologie clinique en France. Il a développé notamment la pharmaco-épidémiologie et la pharmacologie sociale, traitant des relations entre médicament et société. Ce chercheur de haut niveau à l'esprit curieux et vif, qui avait fondé le premier service français hospitalier de pharmacologie clinique au CHU de Toulouse en 1975, a dirigé le service pharmacologie des hôpitaux de Toulouse jusqu'en 1995.

Cet homme de savoir nourri de culture classique mêlait avec une grande élégance d'esprit, action et réflexion. S'il accordait une large place à la lecture, il savait aussi écouter, dialoguer, échanger. Le cheval, une de ses passions, l'aidait à s'évader d'un univers scientifique absorbant. Mais c'est surtout vers l'Espagne qu'il portait affectueusement son regard d'esthète.

Avec son départ, la médecine perd un de ses pionniers et les hommes de bonne volonté voient disparaître un des leurs. A sa famille, à ses proches, nous présentons nos condoléances émues avec le témoignage de notre bien vive sympathie.

P.E.

HOMMAGE DU PROFESSEUR BERNARD BEGAUD



Professeur Paul MONTASTRUC , Professeur Bernard BEGAUD

**Cours de Pharmacologie épidémiologique Toulouse
Jeudi 11 et Vendredi 12 avril 1991**

Hommage à Monsieur le Professeur Paul MONTASTRUC



Le Professeur Paul MONTASTRUC nous a quitté le 30 juin 2007. Avec plus d'émotion que, sans doute, d'exactitude biographique, je voudrais tenter de rendre hommage à l'homme d'exception qu'il fut. J'ai eu la chance, grâce à Jacques DANGOUMAU, d'être son élève tardif quand, maître de conférences de pharmacologie, mon épreuve de titres comportait très peu pour ne pas dire pas, limite réductrice pour le CNU de l'époque, de travaux expérimentaux.

C'est ainsi que durant deux ans je gagnais Toulouse chaque semaine au petit matin pour retrouver dans le laboratoire des Allées Jules Guesde quelqu'un qu'au départ je connaissais peu. Je n'ai jamais oublié cette première rencontre, à huit heures du matin dans la salle d'expérimentation, cadre peu familier, avec cet homme en blouse blanche au regard perçant d'intelligence qui a profondément marqué ma carrière et mon orientation. Formé à la chirurgie où il aurait pu (dû ?) faire carrière, Paul MONTASTRUC avait conservé de cette époque une incroyable habileté lors des interventions sur animaux et, sans doute, la culture d'aller à l'essentiel. Passionné par la physiologie qui le fit rejoindre le laboratoire du Professeur Louis Camille SOULA, il s'intéressa très tôt à la pharmaco-

dynamie, l'un des thèmes centraux du Laboratoire de Physiologie Appliquée qu'il dirigera à la suite du Professeur Antoine BAISSSET. Le passage à la toute nouvelle discipline qu'était la pharmacologie fut la suite logique de cette passion pour le médicament et ses effets, qu'elle qu'en soit l'expression. Paul MONTASTRUC fut ainsi le fondateur de la pharmacologie toulousaine et l'un de ceux de la pharmacologie française. Professeur de pharmacologie (1964-1996) cet homme au parcours déjà exceptionnel eut l'intelligence visionnaire de repousser en permanence les frontières de notre discipline ; en ce sens, il n'est nullement exagéré de dire qu'il fut l'un des pères de la pharmacologie moderne.

En « aval » de la pharmacologie expérimentale, il créa tout d'abord, en 1975, le premier service de pharmacologie clinique de France. C'était encore trop peu. Il est moins connu mais tout aussi vrai qu'il fut l'un des pionniers conceptuels de la pharmaco-épidémiologie et de la pharmaco-économie. Paul MONTASTRUC, loin des chapelles et des corporatismes, a toujours été en avance sur son temps en ce sens qu'il raisonnait en permanence en fonction d'un continuum entre fait biologique, efficacité thérapeutique et impact des médicaments sur les populations. Dès le début des années 90, il introduisit le concept très moderne de « pharmacologie sociale » qui replace l'étude du médicament dans sa dimension sociétale et environnementale. Pour lui, la pharmacologie était un tout et il disait à l'envie, non sans malice et pertinence, que la pharmacovigilance n'était qu'une perte de temps bureaucratique si elle n'intégrait pas une sérieuse formation clinique et pharmacologique. Hispanophile ardent, il avait découvert l'ouvrage « *Principios de Epidemiologia del Medicamento* » de Laporte et Tognoni qu'il me fit rencontrer, ce qui participa grandement à mon orientation pharmaco-épidémiologique. Bien avant tous, il avait observé avec une acuité rare la mondialisation de l'industrie pharmaceutique et étudié les liens entre les décisions réglementaires, les publications d'effets thérapeutiques ou indésirables et les cotations en bourse des grandes firmes pharmaceutiques. Paul MONTASTRUC n'était l'homme d'aucune caste, d'aucun lobby — délaissant ce qui aurait pu être une brillante carrière parisienne ou académicienne, il préférait créer et transmettra : combien de jeunes comme moi ai-je croisés à Toulouse venus, parfois de loin, apprendre la rigueur de l'expérience, clef de l'avancée des savoirs ?

Le souci de voir primer la vérité des faits sur les *a priori* et la séduction de l'accessoire a guidé ses recherches et l'a amené à s'engager dans la liberté de dire, que ce soit au niveau des premiers comités du médicament ou dans des bulletins et journaux indépendants.

Paul MONTASTRUC avait conservé cet humanisme et cette noblesse propre à la civilisation gasconne, respectueuse des usages et de la hiérarchie mais ouverte aux idées nouvelles. Travailler avec lui était aussi une leçon de vie ponctuée d'aphorismes, de conseils et de mises en garde. Je me souviens qu'au milieu d'une matinée rendue difficile par ma gaucherie, il m'avait simplement dit « *réaliser c'est s'astreindre à des solutions imparfaites* ».

À la suite de ces deux années de compagnonnage, nos contacts furent, par force, plus épisodiques. D'une fidélité rare, Monsieur MONTASTRUC a continué à me téléphoner chaque semaine, durant des années, prodiguant conseils et mises en gardes contre la fascination pour les responsabilités qui éloignent de l'essentiel et de la créativité. Je suis sûr qu'il regardait avec défiance et certainement un peu de déception mon engagement « bureaucratique » national qu'il analysait comme une perte de temps. Une fois de plus, il avait, en bonne part, vu juste.

Je me souviendrais toujours de la noblesse de cet homme exceptionnellement honnête et désintéressé face aux attaques, injustes et dures, dont il fut l'objet au sujet de l'expérimentation animale qu'il avait seulement mise au service du progrès scientifique et de la formation de jeunes pour leur apprendre l'humilité devant le fait expérimental.

Paul MONTASTRUC a su transmettre l'essentiel de ce qui a guidé sa vie. Notre discipline lui doit énormément comme les dizaines de jeunes qui ont eu la chance de l'avoir pour maître. Il fut un militant de la « pharmacologie globale » sans laquelle notre spécificité se serait diluée dans les disciplines frontières (biologie moléculaire, physiologie, épidémiologie). Il croyait, plus que tout en des valeurs au premier rang desquelles figurent l'indépendance et l'éveil à la modernité qu'incarment aujourd'hui si bien son fils Jean Louis.

Bernard Bégaud

À Paul Montastruc

Physiologiste,
Pharmacologue
Toulouse
Décédé le 30 Juin 2007

Cher Paul,

Ainsi tu nous as quittés fin juin, subitement, dans ton jardin. Tu étais âgé de 80 ans. J'imaginais que tu n'as pas souffert, ni eu le temps de beaucoup sentir le grand plongeon auquel tu étais préparé. En tout cas, tu n'as pas connu ce que tu redoutais : une longue phase de déchéance, de douleurs, d'exaspération et d'impuissance, à la merci d'un acharnement thérapeutique inutile et inhumain.

Jusqu'au dernier instant, tu es resté "brillantissime" comme tu aimais qualifier tes élèves les plus chers. À vrai dire bien mieux que "brillantissime", tu es resté jusqu'au bout époustouflant d'intelligence, de capacité intégrative, de perception des évolutions du monde. Ton esprit est resté jeune, décuplant, en avance sur son temps comme tu l'as toujours été lors des différentes époques que tu as traversées.

Tous ceux qui t'ont approché ont été subjugués par l'étendue de ta culture, tes capacités de mémorisation hors du commun, la "transversalité" de ton esprit, capable de picorer dans toutes les sciences humaines, l'économie, la jungle boursière, la sociologie, l'histoire, la géographie, compléments indispensables à la physiologie et la pharmacologie qui occupèrent près de 60 ans de ta vie ; subjugués par ta culture mais aussi par ta vivacité, ton anticipation, ton enthousiasme pour les idées nouvelles, celles qui aident l'humain à progresser, ou tout au moins à ne pas rester enlisé dans l'aveuglement.

Profondément attaché à ton terroir, aux valeurs de ceux qui t'ont vu naître, à la médecine insérée dans l'aventure humaine dont ton père fut le prosélyte, tu n'as jamais séparé la science "dure" et la vie. Ce fut là ton principal message.

La physiologie fut ton premier champ d'expérimentations et de réflexions. Tu en as vécu l'apogée, puis tu en as ressenti le recul, au profit de disciplines parfois artificielles.

Tu as participé activement à la naissance et au développement de la pharmacologie française que tu as ardemment défendue, avec ton équipe, à la moindre occasion. Mais tu as aussi assisté à l'enlèvement de cette discipline, prise dans les filets médicamenteux des strèmes industrielles.

Les idées et projets que tu as échafaudés relatifs à la mise sur pied d'un tronçon commun de formation et des passerelles profes-

sionnelles entre les médecins, les infirmiers, les kinésithérapeutes, voire les professeurs de gymnastique n'ont pas abouti en leur temps. De même que la valorisation de la recherche sur les cures thermales, et bien d'autres idées et projets qui verront tôt ou tard le jour, quand les évidences apparaîtront à un plus grand nombre.

Durant ces dernières années, tu as promu le concept de "pharmacologie sociale" selon lequel le médicament ne doit pas être pensé sans sa dimension culturelle, sociale, économique, humaine. Encore une idée majeure en avance, que beaucoup découvriront plus tard.

Sur la fin de ta vie, tu regrettais que bon nombre de tes idées novatrices n'aient pas été concrétisées. Nous te rassurons en te montrant combien de graines de pensée tu avais plantées dans la tête de tes élèves, et comment elles poussent, d'une manière ou d'une autre. Car tu fus un véritable maître à penser, à réfléchir, à concevoir. Un digne représentant d'une université indépendante, aiguillon de la société formatrice des générations futures, à laquelle tu te référais. Tu respectais et encourageais les enthousiasmes. Tu profitais de la moindre occasion pour élargir et approfondir les perspectives. Ne serait-ce qu'à travers du sens des mots que nous banalisons trop souvent.

Tu as très vite reconnu ton aventure dans l'aventure de la revue *Prescrire*. Et nous avons reconnu la nôtre dans la tienne. Ce fut là la démonstration, s'il en était besoin, que la recherche du mieux est toujours partagée, par-delà les générations et les structures. Tu as fait mieux que soutenir *Prescrire*, tu l'as enseigné au fil des années.

Ainsi, cher Paul, ton cœur s'est arrêté de battre. Mais ton esprit, ta perception des choses se sont limités au sein de tous ceux qui t'ont côtoyé.

Les structures comme les corps peuvent vieillir puis mourir, mais les pensées restent, se transmettent, rebondissent, s'enrichissent, s'adaptent au monde qui change.

Tu n'as pas perdu une minute de ton temps Paul. Tu as donné à tous, chaque jour, de quoi continuer l'avenir. Repose-toi bien maintenant. Nous t'aimons très fort.

Gilles Bardelay
Cofondateur de la revue *Prescrire*

l'intention du peuple. À l'évidence, la politique et le médicament entretiennent des rapports continuels, onduoyants et divers.

(...) « Passe-moi la rhubarbe, je te céderai le séné », disait-on autrefois dans un langage familier marqué par la pharmacopée des laxatifs végétaux. Mais on peut se demander aujourd'hui, sans le moindre moralisme, à qui profitent de tels échanges ?

La vie et la mort, le développement des médicaments dans une société don-

née portent l'image de tous les problèmes du temps. Comme toute chose de la vie, les médicaments peuvent revêtir deux fonctions, fonction d'utilité, fonction de vérité.

(...) Pour moi simplement, une même interrogation accompagne tout type de "partenariat" avec des entreprises du domaine de la santé : Quelle vérité ? Quelle utilité ?

Paul Montastruc

contient de la force, des valeurs "universelles", des motifs permanents d'éveil et de réflexion pour les soignants et les autres acteurs de santé.

C'est pourquoi nous lui avons aussi confié cet éditorial (extrait d'un texte initialement publié dans le n° 145 page 680).

Merci Paul, de continuer à nous accompagner.

La revue *Prescrire*

La politique, l'administration de la cité, peut aussi se définir comme l'art infiniement compliqué de faire vivre ensemble pour concourir au bien commun des citoyens, fort divers et qui ne sont pas nécessairement d'accord entre eux...

Mais dans ces intentions, il ne suffit pas d'avoir raison, il faut que l'opinion vous soutienne et accepte de distinguer le souhaitable et le possible.

À cette fin, pour inspirer la patience et obtenir un consentement majoritaire, les législateurs et les décideurs utilisent

des moyens en accord avec le temps : abrogation de la gabelle, facilitation de l'accès aux produits (défendre son beef-steack ou gagner son pain...), consommation aisée voire gratuite de médicaments à tout faire...

Pour atténuer les aspérités obligatoirement attachées au gouvernement des hommes, le médicament intervient comme un agent puissant, porteur d'un fort revêtement affectif et symbolique à

Modestement, Paul Montastruc a souvent exprimé sa pensée dans la revue *Prescrire*. Il est décédé le 30 Juin 2007.

Dans la rubrique Forum de ce numéro, pages 712 à 716, nous vous invitons à retrouver un aperçu de la variété et de la portée de ses écrits, après l'hommage que lui rend Gilles Bardelay, cofondateur de la revue *Prescrire*.
L'observateur et les mots de Paul Montastruc

FORUM

Paul Montastruc a souvent exprimé sa pensée dans la revue *Prescrire*.

Dans ce numéro, exceptionnellement, nous vous invitons à un modesto aperçu de la variété et de la portée de ses écrits publiés au fil des années dans la revue.

Des dizaines d'autres textes de Paul Montastruc contiennent de la force, des valeurs "universelles", des motifs permanents d'éveil et de réflexion pour les soignants et les autres acteurs de santé : autant de textes qui méritent d'être lus et relus en feuilletant la revue.

Sensibilité L'absinthe, "la fée verte"

La liqueur d'absinthe a connu son apogée en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Sa renommée remonte aux Égyptiens et aux Celtes qui connaissaient les propriétés médicinales. *d'Artemisia absinthium*, la grande absinthe, "herbe sainte" des anciens, utilisée comme vermifuge, fébrifuge, tonique, cupeptique, antispasmodique, etc.

L'histoire contemporaine de l'absinthe commence en 1789, année de la Révolution Française. Un médecin du Jura passe en Suisse. En herborisant dans le Val Travers à la recherche d'essences végétales pour fabriquer des élixirs, la forte odeur d'une plante qu'il ne connaît pas l'attire. C'est l'absinthe, il en extrait une potion verte qui soulage ses malades. Il confie la recette et sa commercialisation à un ami le Major Dubied, qui fonde en 1798 une distillerie à Neuchâtel (Suisse) en association avec son genre Henri-Louis Pernod.

En 1805, cet ancêtre Pernod crée la première distillerie française d'absinthe et sa propre fabrique

La "fée verte", d'abord liqueur médicinale, tonique et fébrifuge, pénètre le langage et remonte l'échelle sociale.

d'eau verte à Pontarlier (France). En 1870, la distillerie d'Henri-Louis Pernod produit chaque jour 30 000 litres d'absinthe qu'il exporte dans le monde entier. L'usage de cette boisson s'amplifie dans l'armée à l'occasion de la première campagne d'Algérie, gagne les casernes et contamine tous les milieux. La "fée verte", d'abord liqueur médicinale, tonique et fébrifuge, pénètre le langage et remonte l'échelle sociale. Renverser son absinthe signifie "mourir".

Dans la bourgeoisie, l'absinthe devient le corollaire obligé de certaines relations d'affaires. Le monde des arts vit l'heure de la "verte". Maupassant, Verlaine, s'absinthent sans honte au Procopée, le plus vieux café de Paris. Le peintre Toulouse-Lautrec sert au cabaret d'Aristide Bruant un cocktail de son invention, le "tremblement de terre", mélange de cognac et d'absinthe. Étrangement, l'absinthe prendra place au sein de deux mouvements artistiques différents. Les peintres ou écrivains "sociaux" comme

Zola (l'Assommoir) vont dépendre leurs contemporains de façon réaliste. Les poètes ou artistes "maudits" comme Baudelaire, Verlaine, Lautrec,

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, la consommation de l'absinthe-drogue se multiplie en France par 30 ou 40 selon les régions. Cette intoxication sociale aboutit en France à la prohibition selon l'ordonnance du 16 août 1915, par mesure de défense nationale, pour améliorer ou ne pas entraver l'effort de guerre total de la nation. En Espagne et dans d'autres pays, la commercialisation de l'absinthe devait durer jusqu'aux années 1960.

En la forme mineure de son usage, l'absinthe sert à préparer ou à aromatiser le vermouth, dont l'origine étymologique réside dans le latin Vermis ou dans l'allemand Wurm (Vers), car les germains prescrivaient déjà cette drogue comme vermifuge.

En fait, l'absinthe véritable, la verte, l'extrait d'absinthe ou crème d'absinthe résulte de la macération alcoolique de feuilles et de fleurs d'absinthe, additionnées de celles

d'Artemisia pontica, d'Hyssopus officinalis, de Melissa officinalis et aussi de fruits, de feuilles d'anis étoilé,

de fenouil, de coriandre, etc.

La consommation répétée de cette liqueur d'absinthe, et non pas de quelques verres de vermouth, aboutit au syndrome neurologique grave d'absinthisme.

Les troubles neurologiques caractéristiques de cette intoxication commencent par une exaltation de la sensibilité tactile qui finit par devenir douloureuse. À cette exacerbation, succède une insensibilité générale, avec des réactions de type épileptique et une altération sévère de facultés mentales.

Cette haute toxicité de la liqueur d'absinthe résulte de la présence d'essences aromatiques à fort pouvoir convulsivant (absinthe, sauge, hyssop). Ces effets fâcheux se trouvent encore majorés par le haut degré alcoolique de la liqueur qui titre entre 50° et 70°, mais aussi par les fraudes car le fort arôme de cette liqueur permet de masquer le mauvais goût d'alcools lourds et défectueux, dangereux et inappropriés (butyrique, propylique, dénaturé). L'absinthe était le dépotier indiqué de tous ces produits comme le permettaient ses agréables qualités gustatives, eupéptiques, désalébrantes et symboliques.

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

Phototropisme Orthopédie arboricole

À Toulouse nommément, la première session exemplaire de formation médicale postuniversitaire, organisée en France dès 1935 et par un doyen de Faculté, se transforma, surtout dans l'après-guerre, en une véritable foire-déballage, une brocante aux médicaments. Une kyrielle de stands, animés par des visiteurs médicaux, permettait non seulement aux médecins participants, mais aussi aux pharmaciens, étudiants, infirmiers, employés de la Faculté, chalandes, passants, de remplir leurs cabas de médicaments et de s'approvisionner "larga manu" en échantillons de leur choix.

Ailleurs, une profusion d'échantillonnages laissés par les visiteurs médicaux encombraient les cabinets des généralistes et leurs domiciles (puisque locaux professionnels et familiaux étaient souvent contigus ou même entremêlés). Les enfants de médecins jouaient au train électrique, à la poupée, à la dinette ou au docteur avec des boîtes de comprimés multicolores. C'est la raison pour laquelle des intoxications médicamenteuses par les antihistaminiques H1, par les digitaux, etc. ont été observées et étudiées parmi les enfants de médecins (mais non de pharmaciens...).

Cet envahissement pharmaceutique atteignait une telle abondance que mon père, médecin de campagne, tentait d'entraver le phototropisme positif des arbres de son jardin en chargeant leurs branches de boîtes d'échantillons. Courbés vers le bas sous le poids des vitamines, des sels de calcium, des fortifiants, des antihistaminiques, des ovules, etc., ces branchages arc-boutés prenaient l'aspect d'arbres de Noël à médicaments.

C'est dans ce décor extravagant que les visiteurs des laboratoires, en vrais missionnaires, présentaient leurs produits et en laissaient

Aculturation iatrogénique

Par les temps qui courent, les références à la "culture" foisonnent et encombrant souvent les explications, les interprétations, les justifications des comportements individuels et collectifs. Tout devient "culture", et les définitions de ce mot désignent des sujets bien différents (culture générale, scientifique, artistique, populaire, de masse, maison de la culture, aculturation, inculture, etc.), au point où « les moyens de culture mettent aujourd'hui en danger la culture » (1).

La variabilité terminologique, la subjectivité du concept font contraste avec l'identité reconnue d'une personne cultivée, c'est-à-dire quelqu'un chez qui l'étude et la réflexion ont développé des capacités intellectuelles, soit en général, soit dans un domaine particulier.

Un esprit cultivé. C'est celui qui a traversé un grand nombre d'apprentissages de la réflexion, et qui peut regarder d'un grand nombre de points de vue. Ou comme l'écrivit Renan : « Une foule de données spéciales, apprises plus ou moins péniblement, tombent d'elles-mêmes de la mémoire ; il faut pourtant se garder de croire qu'elles sont perdues. Car la culture intellectuelle qui est résultée de ce travail, la marche que l'esprit a accomplie par ces études, demeurent ; et cela seul a du prix » (2). Cette citation permet d'invoquer une défini-

tion de la culture selon Édouard Herriot, homme politique des III^e et IV^e Républiques : « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié » (3).

Ces prolégomènes voulaient introduire le cœur du sujet. Comment prendre en charge, accompagner une personne cultivée en sa finitude, en sa maladie, au penchant déclinant de sa vie ? Comment lui permettre de conserver les ressorts, les acquis, les rémanences, ou comment ne pas briser en consultation médicale, en conseil officinal, en soins paramédicaux, les persévérances intellectuelles, morales ou spirituelles de son esprit ?

Cette question procède d'un constat maintes fois dressé au fil de ces dernières années. Un avis médical, l'annonce d'un diagnostic, une évocation anatomopathologique, une interprétation trop rigoureuse d'un examen biologique, une allusion pronostique sévère ou maldroite, une prescription médicamenteuse ou diététique incompromise, affolante, insupportable, ont pu, sous nos yeux, lamener tel ou tel esprit distingué, et lui ôter le bénéfice de tous ses restes sous le carcan d'une illusion technicienne.

Les exemples de cette iatrogénie particulière ne manquent pas. C'est une agrégée de Lettres, lérue d'humanités gréco-latines, amante de toute espèce de littérature, romantique ou moderne, vraie sportive, qui à la veille de sa retraite, sur une glycémie à 1,60 g, s'est considérée comme "diabétique", et s'est réfugiée

dans un régime alimentaire à base de haricots verts. Cette pseudo-ascèse devait s'accompagner d'un entier renoncement au culte de la littérature, des arts et des activités physiques.

C'est un professeur d'allemand, poète de l'amour, grammairien passionné, qui, sur une glycémie limite et une cholestérolémie à 2,62 g, clamait en ses dernières années d'enseignement : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! ». Médicalisation et médication lui avaient fait quasiment perdre les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, en le privant aussi de tout recours à son riche équipement culturel et poétique.

C'est un spécialiste des Écritures, exégète et traducteur de textes en langues anciennes (araméen, hébreu, latin et éthiopien) qui, après un pontage coronarien, a subi des semaines intensives de rééducation, gymnastique, exercices physiques disproportionnés. Rendu, éreinté et revenu dans son couvent, prenant 12 médicaments par jour, croyant porter à jamais les stigmates de la chirurgie endothoracique, accablé de soins par ses confrères en religion, l'ecclésiastique retrouva, avec la plus grande difficulté, le cours de ses œuvres.

D'autres exemples, chacun de nous en dévient, confirmeraient qu'une prise en charge médicale ou pharmaceutique sans véritable accompagnement personnalisé comporte le risque d'enlever aux patients l'appui des ressources intrinsèques de leur intellectualité, de leur spiritualité, de leur philosophie des choses de la vie. Et ce risque peut aussi affecter les "petits", les "obscur", les "sans grade", comme eux

d'édulcorer la vérité. Il ne s'agit pas de renoncer à annoncer le diagnostic de tumeur cérébrale, de cancer digestif, de sclérose en plaques ou de maladie de Parkinson.

Précaution et vigilance à l'égard de la sensibilité et des dilections du malade et de ses ébranlements plus ou moins prolongés, atténuation de son mal-être éventuel par le respect et l'intégration de toute sa culture, c'est la transposition pratique de l'étymologie du mot "consulter" : délibérer avec son patient, et le consoler par toutes les fibres de son être.

« Le malade, c'est comme le cochon aux abattoirs de Chicago, on utilise tout sauf son cri » a-t-on pu écrire ; et l'écho de répondre : « Halte à la torture médicale ! ».

Et nous glissons ainsi pour conclure, sur un texte du Professeur Marcel Sendrail, dont quelques écrits ont déjà figuré dans la revue *Prescrire* : « En vérité, il nous paraît qu'une erreur est presque toujours commise, laquelle porte sur l'ordre de priorité des problèmes qu'il nous convient de résoudre. Nous sommes en droit d'estimer que notre corps, tel qu'il est, se trouve exactement adapté à la mission spirituelle qui actuellement lui incombe. On ne saurait sans péril élargir ou remanier son plan de structure, si auparavant on n'a pas travaillé à étendre ou enrichir l'âme qu'il manifeste et qu'il sert » (4).

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

1- Nietzsche F in : "Dictionnaire langue pédagogique" PUF, Paris 1971 : 110.

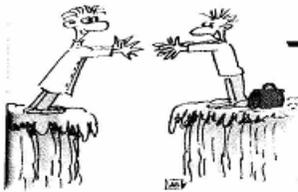
2- Renan E "L'avenir de la science" 8^e éd. Calmann Lévy, Paris 1894 : 238.

3- Herriot E. in "Dictionnaire de la langue philosophique", PUF, Paris 1969 : 148.

4- Sendrail M "La biologie en quête de surhumain" Extraits des Mémoires de l'Académie des Sciences In-

I PLAINBERT HATIN,
MIDI ET SOIR, ET
TOUT LES TROUBLES DU
SOMMEIL, A PROUST
AVALANT LE COGNAC.





Nécessaire interpénétration Et la pharmacologie clinique ?

Les extraits du rapport Lazar, publiés dans la revue *Prescrire* (n° 105, 106, 107) montrent qu'il existe une lacune concernant les relations entre la médecine générale, la pharmacologie clinique et la prescription médicamenteuse.

Parfois considérée comme un fossé entre d'une part l'enseignement et la spécialisation des hospitalo-universitaires et d'autre part la pratique thérapeutique des médecins généralistes, la pharmacologie clinique doit devenir un pont entre ces deux types de communauté et leurs conditions d'exercice.

L'analyse de cette nécessaire interpénétration conduit à

quelques idées-forces que l'on peut éclairer par les termes d'"éducation", de "transfert de logique pharmacologique", de "services", de "recherches", "d'organisation financière" (1).

Dans un premier temps, il faut s'attacher à un passage de la pharmacologie clinique, de ses connaissances, de ses techniques, de sa logique vers les médecins généralistes des régions, sous la forme de conseils et d'information. Dans un second temps, plus ou moins éloigné, il faudrait former un nombre suffisant de médecins compétents en pharmacologie clinique mais travaillant en médecine générale.

À court terme, cette stratégie paraît conforme à la vocation, à la compétence et aux exigences professionnelles de

la médecine générale, premier relais dans le service de soins.

À long terme, cette stratégie doit concourir à la défense et à l'illustration du médicament en France, à la rationalisation du circuit produit-consommation, à la réduction de divers postes, médicamenteux ou non, des dépenses de santé, à l'amélioration des rapports utilité/risques et bénéfice/coût des médicaments (...).

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

1- Dukes G et coll. (The WHO working group on clinical pharmacology in Europe) "Clinical pharmacology and primary health care in Europe - a gap to bridge". *Eur J Clin Pharmacol* 1990 ; 38 : 315-318.

REVUE PRESCRIRE NOVEMBRE 1991
N° 112 - PAGE 566

aurait été sauvée par l'activité sexuelle protégée des bons conventionnels, ne serait plus célébré chaque année le 21 janvier.

Par la suite, le rôle public d'Emmanuel Pérès de la Gesse fut assez effacé. Associé au mouvement des Jacobins, il œuvra dans le sens de la tolérance à tous égards. Devenu Baron d'Empire il prépara l'annexion de la Belgique à la France, avant d'être nommé Préfet de Namur et d'y exercer des fonctions administratives très appréciées comme en témoigne encore le nom d'une rue de sa préfecture de Sambre et Meuse.

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

Pour en savoir plus : Picoche J "Dictionnaire étymologique du français". Les visuels du Robert, Ed. Nancé, Tours 1980, 827 pages. Foulquie P et Saint-Jean R "Dictionnaire de la langue philosophique". Ed. PUF, Paris 1969, 778 pages. Foulquie P "Dictionnaire de la langue pédagogique". Ed. PUF Paris 1971, 412 pages.

REVUE PRESCRIRE SEPTEMBRE 1996
N° 165 - PAGE 653

Emmanuel Pérès baron de la Gesse (petite rivière, vallée et lieu-dit du cru) rentra dans la vie privée à la Restauration, plein d'usage(s), raison(s) et souvenir(s) d'homme de public et d'homme de secrets, distinction que Miguel de Unamuno, grand Recteur de Salamanque s'efforçait d'appliquer aux biographies dont il tentait l'approche.

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

REVUE PRESCRIRE JUIN 1991
N° 108 - PAGE 331

Étymologie Thérapeute

À la différence de tous les mots construits avec le grec *pharma*, qui désignent la préparation ou l'administration de drogues et de médicaments, les termes se fondant sur le grec *théra* (-peute, -pie, -peutique) évoquent le service, l'attention, les soins domestiques, officiels ou amicaux.

Jusqu'au XV^e siècle, "thérapeute" désignait le serviteur des hommes ou de dieu, voire depuis Homère, l'écurier ! C'est secondairement et accessoirement que "thérapeutique" devait se rapporter au traitement et à la guérison des malades (d'abord au XVI^e siècle avec Rabelais, puis au XIX^e siècle avec Balzac et surtout Claude Bernard).

Quant à la secte religieuse des thérapeutes, hommes et femmes, elle rassemblait des sortes de moines juifs du district d'Alexandrie durant le premier siècle après Jésus-Christ. Adeptes de la vie contemplative, méditative et ascétique, les thérapeutes se considéraient comme des adorateurs de Dieu, des guérisseurs de l'âme humaine qui révéraient les nombres d'or (7 et ses multiples, 50) et les Saintes-Écritures.

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

Pour en savoir plus : Picoche J "Dictionnaire étymologique du français". Les visuels du Robert, Ed. Nancé, Tours 1980, 827 pages. Foulquie P et Saint-Jean R "Dictionnaire de la langue philosophique". Ed. PUF, Paris 1969, 778 pages. Foulquie P "Dictionnaire de la langue pédagogique". Ed. PUF Paris 1971, 412 pages.

REVUE PRESCRIRE SEPTEMBRE 1996
N° 165 - PAGE 653



Acétylcholine Ordalie

Selon les idées et les réminiscences de la pharmacologie ultra-classique, le substantif féminin ordalie (ou au pluriel ordalies) désigne une épreuve destinée à démasquer les coupables et à blanchir les innocents.

Depuis des temps immémoriaux et dans tous les continents, la société des hommes a cherché à faire éclater sur la terre la justice divine, hors de son immanence silencieuse à effets souvent retardés. La guerre elle-même fut parfois considérée comme une gigantesque et nécessaire ordalie. Tous les soldats des armées allemandes du III^e Reich portaient sur la boucle ceinturon cette invocation affirmative : "Gott mit Uns" (Dieu avec nous).

Le mot ordalie, dépourvu de racines gréco-latines, procède, d'après différents dictionnaires, notamment du vieil allemand *Urteil* qui signifie jugement (haut-allemand, langue germanique de l'an 800 à 1200) (a), *ordallium* en latin devenu *ordeel* en flamand, *ordal* en anglo-saxon.

L'ésérine, alcaloïde de la Fève de Calabar, a tenu pendant des siècles le rôle de révélateur de cette main de justice théocratique. Effectivement, la prise orale de cette substance naturelle provoquait la mort du criminel, sans mettre à mal l'innocent... La pharmacocinétique et la pharmacodynamie avancent une explication de ce phénomène du tout ou rien.

L'ésérine, inhibiteur naturel de l'acétylcholinestérase, bloque la destruction de l'acétylcholine, transmetteur du parasympathique et renforce de ce fait les actions de ce système. Soumis à l'ordalie ésérinique, le coupable craignait le doigt de Dieu et cherchait à retarder l'expression du courroux divin, en prenant par petites gorgées espacées, l'alcaloïde parasympathico-dynamogénique. La pharmacocinétique et la

pharmacodynamie faisaient le reste : par prises fractionnées, l'ésérine passe dans le sang et exerce çà et là ses effets de poison... Ainsi le choc dû à l'ampleur rapide de la charge parasympathique jouait paradoxalement un rôle salvateur.

L'innocent, au contraire, soumis à l'ordalie ésérinique souhaitait en âme et conscience la manifestation urgente de la vérité... Il ingérait immédiatement, et d'un trait la totalité de l'extrait de la Fève de Calabar. L'action détonante explosive de l'acétylcholine ainsi préservée de destruction provoquait un cortège de phénomènes protecteurs : salivation,

hypersécrétions digestives vomissements, diarrhée, non-absorption et rejet du poison... Ainsi le choc dû à l'ampleur rapide de la charge parasympathique jouait paradoxalement un rôle salvateur.

Grâce à la pharmacologie, les voies du Seigneur, juste mais non miséricordieux, devenaient pénétrables.

**Paul Montastruc
Pharmacologue (31)**

a- Synonyme de "Gotes vertueux", servitude de Dieu.

REVUE PRESCRIRE AVRIL 1997
N° 172 - PAGE 299

Homme de secrets Histoire de tête, de roi et de ...

Mon compatriote, né comme moi à Boulogne sur Gesse (Haute Garonne) mais le 22 mai 1752. Député du tiers état aux états généraux puis à la Convention, Emmanuel Pérès, ne vota pas la mort de Louis XVI... Pour expliquer son bulletin de clemence, il s'exprima ainsi : "Je vais en peu de mots motiver mon avis, qui n'est pas celui des préopinants ; je vais le faire en homme libre. Je crois que le tyran nous nuira plus par sa mort que par la continuation de sa honteuse existence. D'un autre côté, nous sommes un corps politique, et non un tribunal. Nous ne pouvons juger sans devenir despote. Nous avons le pouvoir de prendre une mesure de sûreté générale. Je conclus en législateur, en homme d'État, pour la réclusion jusqu'à la paix, et pour le bannissement à cette époque".

Ayant eu en mains autrefois une missive du député à ses proches électeurs de Gascogne, je proposerai une explication supplémentaire de sa décision de grâce. L'envoyé

du peuple eut en effet la franchise d'avouer à ses mandants qu'il avait découvert à Paris les condoms, ancêtres de nos préservatifs à nouveau à la mode aujourd'hui, capotes anglaises ou françaises trouvant peut-être leur matière première dans les cæcum de mouton. Cet accessoire permit au député, selon son propre aveu, de profiter aisément de la vie parisienne malgré les contraintes émotionnelles de la période révolutionnaire et les charges d'une représentation populaire répressive à priori antiroyaliste.

Peut-on imaginer qu'une plus large utilisation de la contraception mécanique de l'époque aurait pu accroître le contentement intime des représentants du tiers et amoindrir leur rage contre le roi Louis XVI, ne transformant ainsi la faible majorité républicaine d'une seule voix, en minorité... Dans cette hypothèse de critique historique, l'anniversaire de la mort (ou de l'assassinat) du roi Louis XVI, dont la tête